

Nous venions d'entrer dans les Barrios Altos quand le chauffeur a remonté les vitres et verrouillé les portières. La chaleur est devenue étouffante. Et la clim s'est mise à siffler.

M. Tanaka a souri. Ma mère a serré ma main.

Elle s'appelle Outi. C'est un prénom finlandais, on vient de là-bas.

M. Tanaka, lui, est japonais. Il est le secrétaire de mon père. Il n'était pas censé nous accompagner, ce matin-là (et puis pile à l'heure du départ, il y avait eu un souci à l'ambassade, mon père avait dû rester).

Maman s'était mise en colère. Et elle était encore sur les nerfs quand elle a murmuré :

– On est obligés de verrouiller les portières ? Ça m'angoisse.

– Le quartier n'est pas sûr, a expliqué M. Tanaka. Mais le professeur De La Torre est formel, ils ont le meilleur service de neurologie du Pérou.

Maman n'a pas répondu, je me doutais que ça l'agaçait.

L'idée que sa fille Laila (moi, donc) soit admise dans un hôpital péruvien ne l'enchantait vraiment pas. Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle m'aurait fait grimper dans un avion, direction l'Europe ou les États-Unis, là où on aurait *les meilleurs soins*.

De La Torre n'avait pas baissé les bras. Il était venu me voir à la maison plusieurs fois, il m'avait prescrit un tas d'examens. Mais cette fois, plus le choix, je devais faire le déplacement. C'est lui qui dirigeait l'hôpital Santo Toribio de Lima, je serais entre d'excellentes mains, il l'avait promis.

Mes parents avaient fini par se laisser convaincre. Parce que le professeur avait sans doute raison. Ou parce que m'envoyer à l'étranger risquait de ruiner la carrière de mon père (notre famille avait *des responsabilités*).

Pour le moment, je regardais la route, les voitures aux vitres remontées jusqu'en haut, les bâtisses passées à la chaux, les visages qui me scrutaient depuis le trottoir.

La peur m'a saisie, je me suis agrippée très fort à ma sacoche. Une sacoche en toile avec des nounours brodés dessus. D'accord, ce n'était plus de mon âge, mais c'était mon porte-bonheur, je ne m'en séparais jamais. Dedans, il y avait les trois livres que M. Tanaka m'avait pris, chacun dans une langue différente. Un en finnois, la langue de mes deux parents. Un en anglais, celle qu'on m'apprend à l'école. Et un en espagnol, que tout le monde parle ici, en Amérique du Sud (enfin, presque).

Le reste de mes affaires se trouvait dans une valise en cuir entre les mains de M. Tanaka : une brosse à dents, du savon et du shampooing à la lavande, une paire de pantoufles, des sous-vêtements, deux chemises de nuit bleues et deux pyjamas, bleus aussi, c'est ma couleur préférée.

Et comme j'allais rester un bon moment à l'hôpital, avoir de quoi bouquiner et des affaires de rechange ne serait pas du luxe.

– Ne t'inquiète pas, m'a dit maman. Si tu ne te plais pas là-bas, on ira ailleurs.

Elle paraissait plus terrifiée que moi.

La voiture a tourné dans la calle de las Maravillas. Le mur sur la gauche était certainement celui de l'hôpital. Au centre s'ouvrait une porte cochère peinte en rouge, telle une langue au milieu d'une rangée de dents sales.

– Je m'arrête ici ? a demandé le chauffeur.

– Oh non, non, l'a supplié ma mère. Pas devant le trottoir. On pourrait nous voir.

– Madame a raison, est intervenu M. Tanaka. Faites le tour. Il y a sûrement une entrée pour les ambulances à l'arrière.

Nous avons bifurqué en direction du fleuve et nous nous sommes engagés dans la calle Amazonas. Il y avait bien une grille en fer, avec deux hommes qui montaient la garde.

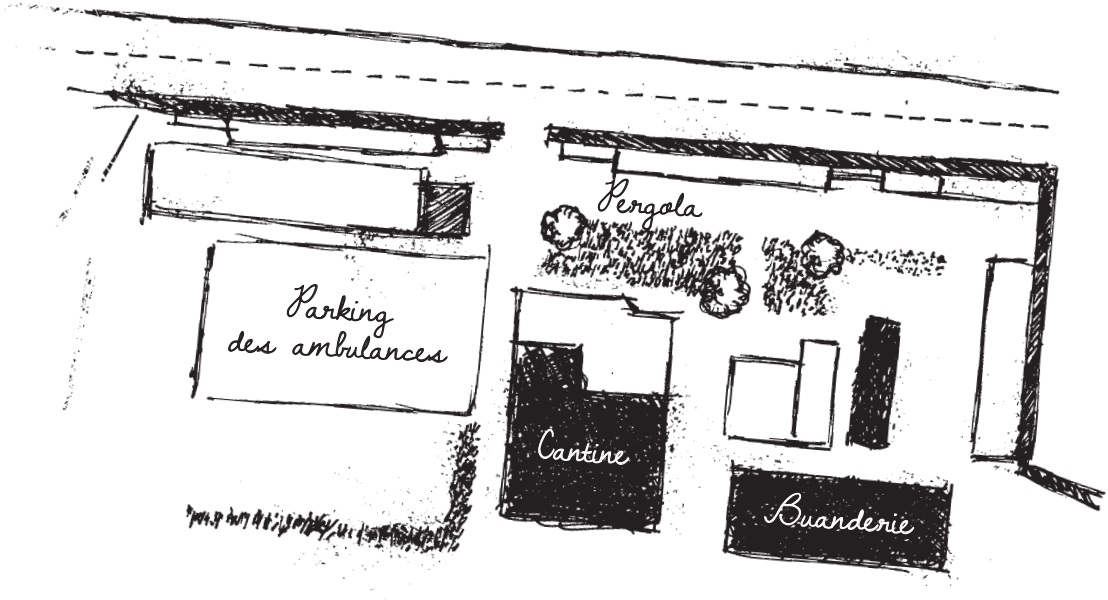
Ils se sont hâtés d'ouvrir (la plaque diplomatique avait dû les impressionner) et un parking bétonné nous a accueillis. Tout autour, plusieurs bâtiments carrés à un étage, le toit plat.

Ma mère n'en menait pas large. M. Tanaka souriait, comme toujours.

– Un instant, a-t-il dit.

Le loquet de la portière relevé, il est sorti dans une bouffée d'air chaud.

J'en ai profité pour observer le parking. Juste en face, un jardin était entouré d'une petite haie de plantes aux feuilles rougeâtres, et de belles bougainvillées poussaient sur une pergola. Pile au milieu des bâtiments qui formaient l'hôpital.



On m'autoriserait peut-être à m'installer à l'ombre, de temps en temps…

M. Tanaka est revenu accompagné du professeur De La Torre et d'une cohorte d'autres médecins en blouse blanche.

– Pas de panique, a murmuré maman.

Elle a ouvert la portière. Cette chaleur ! Pire que l'haleine d'un monstre. Et il était temps de sauter au fond de sa gueule.

Allez, Laila, courage.

Je suis sortie en serrant fort ma sacoche. Elle pesait cent fois plus lourd que tout à l'heure.

De La Torre m'a saluée en espagnol, l'air tout guilleret, comme si j'étais sa meilleure amie.

Les autres docteurs hochaient la tête en silence.

Ils nous ont conduits jusqu'à la grande cour intérieure,

recouverte de parterres de fleurs. En plein milieu, une fontaine entourée par un rond de pelouse et par ces plantes rougeâtres. Plusieurs haies (de buis, cette fois) étaient taillées dans des formes bizarres (une avait même la tête de Mickey).

Les édifices qui flanquaient le jardin avaient de larges fenêtres et des arcades avec des bancs. Au bout s'élevait un troisième corps de bâtiment avec cette porte cochère par laquelle ma mère n'avait pas souhaité passer. Juste devant, des gardes contrôlaient les entrées.

Pour finir, sur le dernier côté du jardin, celui par lequel nous avions pénétré, on apercevait une chapelle au toit pointu.

– Voilà le service pédiatrie, a expliqué De La Torre en indiquant le bâtiment sur notre droite.

La porte était ouverte, nous sommes entrés.

Le service se composait d'une longue pièce aux murs recouverts de carrelage bleu, avec deux rangées de lits tout blancs.

D'un simple coup d'œil, j'ai vu : une petite fille au visage crispé dans une grimace douloureuse, un garçon en chaise roulante et une infirmière occupée à maintenir un enfant qui bavait sur ses draps.

Un poids m'a broyé le cœur. C'est ici que j'allais vivre ces prochains jours ? Jamais de la vie. Cet endroit n'était pas pour moi.

J'ai murmuré :

– Je veux m'en aller.

J'avais promis de ne pas me plaindre, mais ça m'a échappé. Une chance, ma mère était tellement chamboulée qu'elle n'a rien entendu. M. Tanaka, si. Il entendait toujours tout.